

vêpres, la salle des habitants fut le théâtre de nombreuses discussions à voix basse et chacun en sortait d'un air mystérieux.

Le lendemain, le maire fit de courtes apparitions à son magasin ; il trouva bien que les gens le regardaient d'un air singulier ; mais il attribua cela à la considération qu'on dirait avoir pour son profond chagrin.

Le même jour, la Griffonne remarqua une tenue inaccoutumée chez ses élèves ; les plus turbulents d'ordinaire, étaient froids et réservés. Un grand nombre d'ailleurs manquaient à la classe.

Les choses durèrent ainsi pendant quelque temps ; mais comme on était au milieu d'août, les vacances vinrent séparer les élèves et leur maîtresse, sans avoir fourni à celle-ci l'occasion de s'enquérir de ce changement de conduite de la part de ses espiègles sujets. Il est vrai de dire qu'elle n'avait pas attribué à cette circonstance une importance extraordinaire, et qu'elle était encore loin de soupçonner les raisons qui lui valaient, au fond, ces petits désagréments.

Elle continua comme par le passé d'aller faire les écritures du maire dont les manières, toujours froides et réservées n'avaient aucunement changé à son égard.

Les langues continuaient à fonctionner dans l'ombre.

Dans le commencement de septembre, il y eut une assemblée des commissaires d'écoles, convoqués par le secrétaire-trésorier en conformité de la loi.

Il n'y avait dans ce fait, rien que d'ordinaire. L'institutrice, d'ailleurs était certaine d'être rengagée pour l'année suivante ; elle en avait la promesse verbale de tous les commissaires ; elle pouvait même compter sur une augmentation de traitement.

Elle ne fut donc pas surprise lorsqu'elle reçut un avis du secrétaire l'invitant à rencontrer le corps des commissaires « réunis en assemblée suivant les dispositions de la loi, le cinq du mois courant, à onze heures de l'avant-midi, en leur lieu ordinaire de réunion, à savoir, en la salle commune des habitants de la paroisse »

La Griffonne se rendit à l'assemblée sans aucune appréhension ; elle était, au contraire, remplie de confiance. Le secrétaire qui l'avait vu arriver, vint à sa rencontre et la pria d'attendre quelques instants chez le bedeau, « les commissaires ayant à terminer une discussion d'une importance grave. »

Enfin, au bout d'une demi-heure, elle fut introduite en présence de ces messieurs qui oublièrent de lui offrir un siège. Elle n'en tint pas compte, ne s'attendant pas à se trouver au milieu d'une réunion de chanceliers errants. Les cinq commissaires étaient assis autour d'une table dont le président et le secrétaire occupaient chacun une extrémité.

(A CONTINUER.)

## LE RECIT D'UN VIEILLARD.

■ (Pour l'Album de la Minerve).—Suite et Fin.

### VI.

Après un moment de silence, il reprit : Cette mort si promptement mit le deuil dans la famille et fit un vide immense. Gabrielle nous égayait et amusait ses frères qui l'adoraient. Paul avait alors vingt-deux ans. André en comptait vingt. A peu près de même taille et tous deux assez tapageurs, Paul était plus robuste, André plus adroit, le premier travaillant à la terre, le second nourrissant son esprit et son cœur par l'étude. Paul était fait pour être son cultivateur ; André pour être missionnaire. Gardant nos souvenirs pour la pauvre enfant, nous reportions nos espérances sur nos deux fils, priant chaque jour le ciel de nous les conserver. Dans la famille rétrograde, l'affection se concentrait plus forte, nous aurions été presque heureux.... Mais les décrets de Dieu sont immuables ; nos vœux et nos prières ne les peuvent pas changer.

Le bon curé de V..., qui instruisait André depuis plusieurs années, voyant notre misère, voulut nous secourir. Il nous persuada qu'André devait aller étudier sa philosophie à Montréal, et nous dit de ne pas

nous occuper des dépenses. André, à qui cette idée souriait, partit. Le cercle de famille se rétrécissait toujours. Oh ! que c'est triste de voir les exigences de la vie disperser la famille comme le vent d'autonne disperse les feuilles !

Nous n'étions plus que trois au foyer, mais les lettres d'André venaient nous parler de lui. Elles nous rassuraient sur l'avenir, encourageaient son père à ne pas négliger la terre et à remplacer auprès de ses parents le frère absent. C'était une séparation, mais une séparation sans amertume sinon sans regrets, car nous le savions heureux. Le ciel nous donnait un prêtre, donc il jetait un regard de miséricorde sur nous et daignait nous bénir. Bref le bonheur nous revenait. Le travail de Paul nous faisait vivre, les lettres d'André nous faisaient pleurer de joie et la certitude que du moins Gabrielle était heureux, nous encourageait et nous raidissait contre les maux à venir. Le soir réunis tous trois près du foyer nous parlions longtemps de Gabrielle et d'André.

Ma femme et moi nous espérons passer une vieil-